

Augustin Cornu ou la culture en mouvement.

Lorsqu'il s'est agi de nommer un adjoint à la Culture au sein de la nouvelle municipalité de gauche que la ville d'Orléans venait de se donner, en 1989, je n'ai pas hésité un instant. Mon choix était déjà fait : ce serait Augustin Cornu.

Notre équipe comportait pourtant nombre de diplômés, d'agrégés, de docteurs, de chercheurs et de professeurs d'Université qu'on aurait pu juger davantage prédestinés à cette fonction.

Augustin Cornu était ouvrier opticien. Il était l'un des moins diplômés de tous. Mais il avait la culture chevillée au cœur.

Cela avait commencé avec Marcel Reggui, véritable initiateur du renouveau culturel à Orléans dans les années soixante, créateur ou inspirateur de l'Association populaire d'Art et Culture (APAC), de l'Association pour le Théâtre Aujourd'hui à Orléans (ATAO), des Semaines Musicales d'Orléans (les SMO), dont Augustin était très proche.

Avec lui, il partageait la même ferveur, les mêmes rêves, le même bonheur.

Ils partageaient aussi avec Michel de la Fourrière les mêmes convictions politiques.

Ils avaient lutté contre la guerre d'Algérie. La SFIO s'était pour eux définitivement compromise dans le déshonneur. Ils s'étaient engagés au sein du Parti Socialiste Unifié (PSU) qui portait des idées neuves, celle de décentralisation tout particulièrement, en même temps qu'ils soutenaient les Groupes d'Action Municipale (GAM) inspirés par le maire de Grenoble, Hubert Dubedout et dont la traduction orléanaise fut le GEMAO (groupe d'études municipales pour l'agglomération d'Orléans).

Proches et amis de Michel Rocard, ils l'avaient suivi, avec passion, étant pourtant convaincus qu'à la fin ce dernier s'épuisait dans d'inutiles efforts pour convaincre des tendances gauchistes qui prenaient toujours plus de poids au sein du PSU. Je les vois revenant du Congrès de Lille du PSU, fatigués et préoccupés. Augustin conduisait la voiture... Michel et Augustin formaient un solide duo. L'un avait le sens de la parole politique, sa culture politique et sa force de conviction étaient fortes. L'autre – Augustin – était intuitif, ses modes d'expression étaient autres, il avait tissé depuis longtemps à Orléans de nombreuses relations humaines et militantes. Ils se complétaient pleinement.

Je les vois – je nous vois : j'avais entre temps eu la chance de rejoindre cette belle et forte équipe – au Congrès national du PSU à Orléans en 1973, celui où la rupture s'accomplit et à l'issue duquel nous décidâmes de rejoindre le nouveau Parti Socialiste dans le cadre des « Assises du Socialisme » auxquelles participerait aussi Jacques Delors.

Ce congrès eut lieu dans l'ancienne salle des fêtes, un bâtiment Baltard qui occupait alors le « Campo Santo ». Ce fut le seul congrès de ceux, nombreux, que

je connus qui décida de ne pas interrompre ses travaux pour déjeuner, tant le débat était intense !

Augustin suivait cela avec attention, mais aussi avec ce salutaire sens du détachement, ou plutôt de la distance, qui lui faisait voir plus loin que l'évènement immédiat. « Il faut savoir se proportionner » disait Marcel Reggui.

Augustin était fait de cette sagesse-là. Nourri de convictions chrétiennes, qui l'incitaient à de constantes remises en cause, il n'acceptait pas que la réalité fût immuable, il n'aimait pas les conservatismes, quels qu'ils fussent, mais il se défiait des théories creuses, des propos emphatiques et des « grands soirs » en lesquels il voyait autant d'illusions que de risques d'aliénations nouvelles.

Il était porté par le personnalisme d'Emmanuel Mounier, la haute figure de Pierre Mendès-France, le syndicalisme de la CFDT, qui avait laïcisé l'ancienne CFTC – ce qui n'excluait pas une solide amitié pour Michel Gond, figure locale de la CGT du livre. Il était porté par tout ce que Michel Rocard apportait à la politique et au mouvement socialiste. Il était marqué par Salvador Allende, par Guy-Marie Riobé et tant d'autres que j'oublie de citer !

Tout cela avait fait de lui un vrai réformiste, au sens où il croyait, il ne croyait, qu'aux vrais changements. Mais encore fallait-il que ceux-ci fussent lourds de sens, riches de signification, qu'ils dessinent de nouveaux chemins, des voies inédites.

Il savait ce que le politique doit à sa volonté, et aussi aux circonstances, ou plutôt à l'évènement. Nous sommes porteurs de volonté et d'idéaux. Nous sommes aussi « fils de l'évènement ».

J'écris « nous », car il était de ceux qui faisaient partager largement ce qu'il portait en lui, ce qu'il mûrissait : il croyait en l'esprit d'équipe, mais il avait aussi – c'était pour lui en tout cas indissociable – de vrais jardins secrets, des mystères et des silences que nous devons savoir respecter.

Avec Augustin Cornu, la vie culturelle à Orléans prit un nouvel essor.

Préparées par l'action menée, des décennies durant, par Marcel Reggui et ses amis, qui avaient construit des associations, accueilli conférences, spectacles et concerts, ces années furent celles d'un vrai printemps culturel.

Il y eut le Festival de jazz et ses multiples transformations.

Il y eut le formidable pari de la médiathèque. On a oublié les intenses polémiques que ce projet suscita. C'était d'abord un défi urbanistique : nous ne voulions pas que tous les édifices à vocation culturelle ou administrative fussent concentrés à proximité de la Cathédrale. La culture devait être partout : c'est pourquoi nous créerions un pôle culturel, un phare en ce point stratégique qu'était l'ancien commissariat central le long des mails qui devaient – qui doivent toujours – être reconquis et devenir le vrai boulevard de l'agglomération enfin débarrassé de l'emprise excessive de la voiture pour s'ouvrir largement aux piétons et à la

convivialité. C'était aussi un défi architectural. Nous nous disions avec Augustin que c'était une vraie chance pour la ville et pour nous que d'avoir été élus en 1989 : ainsi l'architecture du XX^{ème} siècle prendrait sa place à Orléans avant que le siècle s'achève ! Tel était le pari de la médiathèque, pari réussi si on en juge aujourd'hui.

Il y eut la création du Centre Chorégraphique National (CCN) avec ce génial artiste qu'est Josef Nadj, puis celle du Centre Dramatique National (CDN) animé successivement par Stéphane Braunschweig et par Olivier Py – puis, aujourd'hui, par Arthur Nauzyciel –, cependant que la Scène Nationale et l'ATAO offraient elles aussi des spectacles de qualité. Nous savions bien que le CADO existait et que certains voulaient qu'il monopolise toute l'activité théâtrale. Ce n'était pas la position d'Augustin Cornu, ni la mienne. Le CADO présentait des spectacles de metteurs en scène invités chaque fois pour un spectacle. Cela ne pouvait remplacer l'aventure menée sur le long terme par un créateur pleinement engagé dans celle-ci. Il n'y avait pas de raison pour qu'Orléans – et la région centre – ne fussent pas dotées, à l'instar de toutes les autres régions d'un CDN et d'un CCN.

Cela eut pour conséquence qu'il fallut créer, avec l'architecte François Deslaugiers, deux nouvelles salles de théâtre : la salle Jean-Louis Barrault et la salle Antoine Vitez. On nous objecta que c'était inutile puisqu'Orléans possédait déjà une salle de théâtre. Chacun mesure aujourd'hui l'inanité de ces critiques puisque le Carré Saint Vincent est l'un des équipements les plus complets de France pour le théâtre et les spectacles.

Il y eut Archilab, autre innovation décriée, mondialement connue aujourd'hui puisqu'elle rassemble tous les deux ans l'architecture innovante de tous les continents et a permis la construction du FRAC Centre qui abrite une collection unique des maquettes de l'architecture du XX^{ème} siècle.

Il y eut l'Astrolabe, salle plébiscitée par les jeunes, qu'il fut difficile d'implanter quelque part – car la contestation était partout !

Il y eut le Concours international de piano du XX^{ème} siècle, œuvre de passion due à Françoise Thinat, ardemment soutenue par Augustin Cornu.

Il y eut les Semaines Musicales Internationales d'Orléans et le Festival international du cinéma japonais, unique au monde, les unes et l'autre, hélas, disparus.

Il y eut le Zénith, que nos détracteurs jugeaient « surdimensionné » pour notre ville, et qui répondait à notre volonté d'accueillir tous les publics. L'histoire montrera qui avait raison !

Il y eut les écoles de musique de quartier pour lesquelles Augustin Cornu voulait que l'enseignement fût d'égale qualité que celui dispensé au Conservatoire.

Il y eut les nouvelles acquisitions pour le musée, l'extension du muséum.

Il y eut...

On n'en finirait pas d'énumérer ce profond renouveau culturel dont Augustin Cornu fut souvent l'inspirateur et toujours l'acteur.

Il n'est pas erroné d'écrire que, pour l'essentiel, Orléans vit depuis douze ans sur cet acquis.

C'est pourquoi il était pleinement justifié que ce livre lui fût consacré.

Je remercie très chaleureusement Daniel Richard d'en avoir pris l'initiative et d'avoir consacré tant d'heures et de jours à le préparer. Merci aussi à tous les contributeurs qui éclairent – chacune et chacun à sa manière – la personnalité et l'action d'Augustin Cornu.

S'agissant de l'action d'Augustin Cornu, et de la municipalité à laquelle il appartenait, j'ai parlé d'un « acquis ». Celui-ci est peu contestable. Mais je ne suis pas sûr qu'il eût aimé ce mot qui renvoie à une substance figée, fermée sur elle-même. Pour lui, la culture était d'abord ouverture et mouvement. Elle était par essence en mouvement. Elle était risque, défi, pari, invention, ouverture. Elle était aussi indissociablement ce qui permet aux êtres humains d'échanger le meilleur d'eux-mêmes qu'ils fussent d'ici ou d'ailleurs, qu'ils fussent morts ou vivants.

Et ton œuvre, Augustin, ne cesse d'être vivante...

Jean-Pierre Sueur.